DE L'AMOUR

STENDHAL

présenté par Geneviève Fraisse

Soyez moderne,
lisez Classiques.

POINTS
CLASSIQUES

POINTS CLASSIQUES

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR VINCENT CASANOVA

« Un classique est un livre qui n'a
jamais fini de dire ce qu'il a à dire. »
Italo Calvino, *Pourquoi lire les classiques*[1] (1981)

La collection entend souligner la pleine vitalité des classiques de notre littérature. Elle a aussi pour ambition de remettre en lumière des titres moins connus. Chaque volume s'ouvre donc avec une réflexion inédite, rédigée par une figure intellectuelle de notre temps qui entre en dialogue avec une œuvre. Le lien se fait autant par affinités de goût que par résonance avec la pensée. Réaffirmant le pouvoir des lecteurs, Points Classiques propose ainsi un regard actuel destiné à nourrir le débat contemporain afin de permettre aux classiques de rejouer leur rôle dans les arènes du présent.

Vincent Casanova

1. Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro et Christophe Mileschi, Gallimard, 2018.

Henri Beyle dit **Stendhal** (1783-1842) est un écrivain français. Après avoir publié une série d'ouvrages sur l'Italie et des biographies de compositeurs, il rédige un traité qu'il intitule *De l'Amour* (1822) avec lequel il ne rencontre aucun succès. Ce n'est que quelques années plus tard qu'il livre ses romans auxquels son nom est maintenant associé : *Le Rouge et le Noir. Chronique du XIXe siècle* (1830), *La Chartreuse de Parme* (1839) et l'inachevé *Lucien Leuwen*.

Geneviève Fraisse (née en 1948) est philosophe et directrice de recherche émérite au CNRS. Elle a publié de très nombreux ouvrages sur la pensée féministe, dont *Muse de la raison. Démocratie et exclusion des femmes en France* (Gallimard, 1995), *Les deux gouvernements : la famille et la Cité* (Gallimard, 2000) et *Du consentement* (Seuil, 2007, édition augmentée d'un épilogue « Et le refus de consentir ? », 2017).

ISBN 978-2-7578-9531-3

© Éditions Points, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Stendhal

De l'Amour

Présenté par Geneviève Fraisse

Éditions Points

Présentation

« L'amour est déclaré »

Janvier 2021, en grandes lettres colorées sur un large mur parisien s'affichait ce slogan manifeste, « L'amour est déclaré » : comme on déclare la guerre, on peut déclarer l'amour ; « À l'amour comme à la guerre », dit-on. On entend bien que ce n'est pas une déclaration d'amour singulière, mais une phrase impersonnelle. L'amour est déclaré, pour toutes et tous : le monde entier est concerné. Je me demande alors si ce n'est pas ce qu'il s'est passé, au début du XIXe siècle, lorsque se sont succédé trois essais titrés *De l'Amour* : Pivert de Senancour ouvre la série en 1806, suivi par Destutt de Tracy (1815[1]) et surtout Stendhal en 1822. Ce n'est pas une mode, c'est une suite, logique ou pas, on ne sait, des lendemains de la Révolution française. Mais n'imaginons pas que ce soit pour espérer une réparation, voire une consolation, après tant de bouleversements, dont certains dramatiques. Non, l'hypothèse qui s'impose est bien celle

1. Si le texte n'a été édité pour la première fois en français qu'en 1926, Stendhal en avait pris connaissance en italien dans les *Elementi d'Ideologia*.

d'une suite, car elle aborde frontalement la question de l'importance du bonheur, fût-ce en ces temps incertains, pris entre Révolution, bonapartisme, puis Restauration. Et cette question est parvenue jusqu'à nous, comme en héritage.

Le bonheur, « idée neuve », disait Saint-Just en 1794, interprétant quelques idées de la fin du XVIIIe siècle. « Idée neuve en Europe » déployée par ce long développement : « Nous vous parlâmes du bonheur […]. Nous vous offrîmes le bonheur […]. Nous offrîmes au peuple le bonheur d'être libre et tranquille, et de jouir en paix des fruits et des mœurs de la révolution. » Ainsi se fonde la République. Car « le peuple n'est point libre s'il n'est pas heureux[1] ». Saint-Just appelle cela « la félicité publique ». Le bonheur est donc une condition de la République nouvelle, dépositaire « des fruits et des mœurs » issus du bouleversement politique. Rupture historique évidente si on se souvient de Voltaire qui, dans l'*Encyclopédie*, voyait encore le bonheur comme une affaire personnelle : « Ce n'est pas notre condition, c'est la trempe de notre âme qui nous rend *heureux*[2]. » Or, avec la Révolution, le bonheur se pense désormais collectivement, comme un enjeu public. L'idée est neuve, oui ; et elle atteste autant d'un changement de perspective que d'une sorte d'urgence. L'amour sera alors sollicité car il est nécessaire, aussi bien pour reprendre la base anthropologique d'une société renaissante que pour inventer l'égalité des esprits, donc des cœurs.

---

1. Saint-Just, « Rapports au nom du Comité de salut public », 3 et 13 mars 1794, et « Projet de discours », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2004, respectivement pour les citations, p. 673, 687 et 793.
2. Voltaire, article « heureux, heureuse, heureusement », *Encyclopédie*, 1765, t. 8, p. 194.

La perspective de Stendhal est de ce fait globale, ouverte aux multiples possibles qu'on suit volontiers dans ses romans. Car ce qui départage les relations humaines, c'est le but qu'on se fixe ; et le but le plus médiocre, et bien trop répandu, écrit-il souvent, c'est celui qui se nomme « vanité ». La vanité qui abîme tant les comportements individuels et sociaux de son époque, surtout en France, n'est d'aucun intérêt pour créer des liens. L'amour contre la vanité, par conséquent. L'amour permet-il le bonheur ? Il faudra probablement laisser la question en suspens.

Loin du mariage et de la reproduction

On imaginerait pourtant volontiers que le bonheur tant souhaité, et bientôt célébré, se construise avec l'amour dans un rapport, virtuel ou réel, avec autrui. Cela va de soi, mais cela s'élabore, se démontre, se vérifie… Écartons d'abord les aléas de l'amour, mariage et reproduction. C'est là que Pivert de Senancour, Destutt de Tracy et Stendhal se rencontrent, avant de diverger, nous le verrons plus loin. Pour le premier, l'amour implique la liberté, toute liberté. Il ne faut pas confondre amour et mariage, il faut « écarter la vaine peinture des perfections du mariage indissoluble » et reconnaître l'intérêt du divorce : « Souffrez qu'elles [les femmes] jugent elles-mêmes de ce qui leur est avantageux[1]. » Puis il s'insurge contre le « hasard » qui produit trop d'enfants. De même, dans *Armance*, Stendhal écrit que « le mariage

1. Étienne Pivert de Senancour, « Second supplément, ou note relative à la loi du divorce », *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé « Génie du christianisme »*, Paris, Delaunay, 1816, p. 259 et 266.

est le tombeau de l'amour[1] ». La reproduction humaine n'est pas une finalité : « Je n'ai jamais conçu cette manie d'avoir des enfants », écrit-il à sa sœur Pauline en 1809, et il la félicite de sa « non-grossesse[2] » ! Avec Destutt de Tracy, on entend la réflexion anthropologique à venir, la sociologie du couple et de la famille. La recherche du bonheur, qui se dit aussi « félicité », est son principal souci et s'exprime par le « besoin de *reproduction* joint à celui de la *sympathie* ». Par ailleurs, il affirme que « l'amour est encore presque nécessairement étranger au mariage ». Son projet s'inscrit dans la critique de l'Ancien Régime (« Les prêtres ont eu l'empire de ce qui a rapport au commerce de l'homme et de la femme ») et pour la reconstruction de la société postrévolutionnaire. Puis, il esquisse le parallèle entre « esprit de famille » et « esprit de patrie » qui explicite le lien entre la société domestique et la société politique : « le ménage est le véritable élément de la société. […] [L]a société n'est pas composée d'individus isolés[3] ». Lien social et lien sexuel marchent ensemble, d'où l'importance, même relative – Destutt de Tracy est le seul à l'admettre –, de la reproduction.

Sans doute faut-il se souvenir à cet endroit que la discussion autour du droit au divorce est vive et qu'il n'est pas un droit civil parmi d'autres. La loi de 1792 l'avait autorisé dans sa forme la plus moderne, en mettant le consentement mutuel en première ligne. Après la constatation que le divorce servait surtout aux femmes, le Code

---

1. *Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827* [1827], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 2005, p. 153. Quand il n'y a pas de mention d'auteur, il s'agit de Stendhal.
2. « Lettre à Pauline, 15 juin 1809 », *Lettres à Pauline*, Paris, Seuil, « L'école des lettres », 1994, p. 435.
3. Destutt de Tracy, *De l'Amour*, Paris, Vrin, 2006, « Bibliothèque des textes philosophiques », p. 64 et 68.

napoléonien avait rétrogradé l'argument du consentement mutuel au profit de causes plus factuelles (faute, séparation), puis le vicomte de Bonald avait réussi à le faire interdire en 1816, pour éviter la « démocratie domestique[1] », commente Senancour. Malgré leurs divergences, tous les écrivains cités ici s'accordent à trouver le droit au divorce absolument nécessaire ; et c'est aussi pourquoi le moment de l'amour s'impose. Quelque chose du lien conjugal, marital, ne peut plus se suffire de la tradition ; le bonheur s'invite comme impératif par-delà toute institution.

Au plus loin de ces écrivains, l'utopiste Charles Fourier pense la relation sexuelle comme une attraction, susceptible de se traduire en association. Le commerce des sexes nécessite une théorie mécanique des passions, écrit-il. La perfectibilité du genre humain, pensée dominante de la philosophie d'alors, lui est étrangère, insiste-t-il. La nature a imaginé l'amour pour « multiplier à l'infini les liens sociaux[2] » et c'est pourquoi il critique la famille, la vie de ménage, le lien conjugal, le mariage comme un vulgaire « marché », etc. « Multiplier à l'infini les liens sociaux » plutôt que s'inscrire dans une ligne progressive : Fourier est bien le seul à aller si loin, augurant la critique actuelle de la dualité des sexes et des catégories figées ; même si ses contemporains ne sont pas, en la matière, des moralistes…

D'où la force du mot « amour » sans doute, qui dit le rêve plus que la réalité ; Stendhal voit en Fourier un « rêveur sublime[3] ». L'amour est lié à l'imagination avant

1. Étienne Pivert de Senancour, *Observations critiques sur l'ouvrage intitulé « Génie du christianisme »*, *op. cit.*, p. 266.
2. Cité par Daniel Guérin, dans sa préface à Charles Fourier, *Vers la liberté en amour*, Paris, Gallimard, « Idées », 1975, p. 15.
3. *Mémoires d'un touriste* [1838], cité par Claude Roy, *Stendhal par lui-même*, Paris, Seuil, « Écrivains de toujours », 1951, p. 138.

même que le mot « cristallisation » ne vienne concrétiser cette élaboration physiologique et psychique en chaque être passionné. Il sera déçu par l'accueil glacial que Destutt de Tracy (inspirateur reconnu par Stendhal) fait à son livre : « Je n'entends pas bien l'analogie de l'amour et de la cristallisation[1] », écrit ce dernier. Mais Destutt entend peut-être la déception amoureuse de Stendhal face à l'indifférence de Métilde, souffrance cachée dans cet essai qui se voudrait un traité et assume cependant d'être une succession, sans ordre, de réflexions à la fois intimes et publiques. Il faudrait ajouter le mot « politique ». En effet, à les lire, on peut imaginer que Stendhal répond à Senancour quant à l'effet de la démocratie sur la différence des sexes ; effet sans risque pour Stendhal, effet inquiétant pour Senancour qui craint trop de ressemblance entre les sexes, plus d'amitié que d'amour par conséquent.

Lire

Évidemment, ces textes pensent l'amour avec de la parole masculine. On a souvent voulu faire de l'amour une affaire de femmes, façon réductrice de voir les choses. Or Stendhal, plus que d'autres, n'ignore pas la position des femmes, notamment dans ses descriptions du mouvement d'amour ; il sait dire comment elles s'y prennent et comprennent. Sur ce plan, il est le plus disert de ses contemporains. La situation des femmes est souvent un souci. Il ne leur donne pas la parole, mais il parle pour elles, il parle d'elles, il s'adresse à elles. Désormais l'amour se pense et se théorise au centre de la vie publique, même si c'est du point de vue d'une certaine classe sociale ;

1. Destutt de Tracy, lettre du 3 septembre 1822, reproduite dans Destutt de Tracy, *De l'Amour*, *op. cit*., p. 119.

et *surtout* d'une certaine classe sociale. Souvenons-nous de *Caliste*, alors célèbre roman d'Isabelle de Charrière (1785), très apprécié par Germaine de Staël, où l'amour est brisé pour cause de disparité sociale. Drames et tragédies du désir empêché se retrouvent dans nombre de romans au début du siècle suivant. Pensons à Jane Austen.

Admettons, sans commentaire superflu, que la reproduction et l'institution du mariage sont des composantes obligées de l'histoire des sexes. On saura peu de choses de la sexualité et, d'ailleurs, Destutt de Tracy s'en débarrasse dès les premières pages de son livre. Reste l'amour comme processus vital, comme transport. On suit Stendhal dans son énoncé des conditions de possibilité du sentiment amoureux. Deux femmes, qu'il cite très souvent, sont pour lui des références : Manon Roland, révolutionnaire girondine guillotinée en 1793, et sa sœur Pauline, à qui il écrit continûment à partir de 1800. Parfois il évoque Manon Roland pour dire son admiration, parfois il la nomme pour la désigner à sa sœur comme un modèle. Alors il faut consulter les *Mémoires* de Manon Roland et observer comment, avant la Révolution, elle croise la perspective du mariage avec l'activité de l'esprit, le choix du futur mari avec la nécessité de ne pas s'ennuyer. L'esprit s'impose entre la femme et l'homme. Avoir de l'esprit est un travail, même s'il faut tendre vers le naturel. Il faut lire les *Lettres à Pauline*, lettres où Stendhal tente de créer la femme nouvelle pour son siècle, celle qui sait écrire des lettres, celle qui va lire des livres, et celle qui va extraire, de cet entraînement à la lecture, des idées. L'important, c'est l'idée. Pour l'échange amoureux et la recherche du bonheur ? Oui, c'est même une condition nécessaire. Et si on en doute, pourquoi, alors, avoir consacré, dans *De l'Amour*, une part importante à « l'éducation des femmes » ?

Reprenons quelques textes.

Si on théorise l'amour moins que le libertinage à la fin de l'Ancien Régime, on discute de deux enjeux connexes, l'activité intellectuelle des femmes et l'importance du bonheur. En 1764, un échange épistolaire étonnant entre Jean-Jacques Rousseau et Henriette, une correspondante anonyme, vient illustrer l'importance de la lecture. Henriette, une femme en souffrance, écrit au philosophe pour lui demander conseil : les travaux d'aiguille, ordinaires à son sexe, ne soignent pas le « malaise de l'âme » et la main qui « tourne l'aiguille » ne fixe pas l'esprit. Or Henriette recherche les « occupations de l'esprit » que l'étude pourrait probablement lui offrir. Le philosophe se trompe en critiquant l'image sociale qu'elle y rechercherait, on s'y attendait, tout en lui parlant avec une grande bienveillance. Et ce qui apparaît dans cet échange fondé sur un malentendu est passionnant. L'activité de l'esprit, Henriette souhaite qu'elle lui permette d'oublier ses maux, donc de s'éloigner d'elle-même. Rousseau lui rétorque qu'au contraire l'étude permet de se rapprocher de soi : « Vous voulez vous distraire de vous par la philosophie. Moi, je voudrais qu'elle vous détachât de tout, et vous rendît à vous-même[1]. » S'oublier, ou se retrouver, l'alternative est belle ! Pour Stendhal, il s'agira de se trouver, évidemment.

Reprenons les *Mémoires* de Manon Roland. Cette femme a inspiré Stendhal, tant il reprend ses choix, et d'abord sa soif de lecture : « [L'abbé Legrand] m'apportait souvent des livres ; c'était presque toujours des ouvrages de philosophie […]. Ma mère ne discutait

1. Jean-Jacques Rousseau, *Henriette***, Correspondance (1764-1770)*, Paris, Éditions Manucius, 2014, p. 67 et 85.

guère[1]. » Cette mère qui, sans doute, empêcha sa fille de lire Rousseau voulait bien cependant qu'elle étudiât la philosophie à condition que cela n'entraîne pas son cœur à trop se passionner. « Que de soins inutiles », commentera sa fille, justement passionnée, et convaincue du lien entre réfléchir, étudier et choisir un homme « avec lequel je pourrai communiquer et partager mes sentiments comme mes pensées[2] ». Ce qu'elle fit en épousant un futur ministre, Jean-Marie Roland ; tout en reconnaissant que cette exigence était compatible avec une asymétrie sociale entre sexes.

On découvre, en effet, que l'exigence de l'instruction des filles n'est pas un souci individuel, une solution pour Henriette, un plaisir pour Manon Roland, une préoccupation chez Stendhal, lisible dans les *Lettres à Pauline* comme dans *Lamiel*, le dernier roman.

Les réflexions sur l'éducation des femmes sont un sujet sérieux dans les années qui précèdent la Révolution.

Déjà, Manon Roland, en 1777, répondait à l'académie de Besançon que oui, l'éducation des femmes doit « contribuer à rendre les hommes meilleurs » : « nous ne sommes plus à ce temps où l'on imaginait que l'ignorance des femmes était le gardien de leur vertu et le garant de leur sagesse ». Alors on leur souhaite « un jugement éclairé et solide, l'habitude de réfléchir et le talent d'observer[3] ». Quelques années plus tard, en 1783, l'académie de Châlons-sur-Marne se demande comment perfectionner l'éducation des femmes. Et Choderlos de Laclos, surtout connu pour *Les Liaisons dangereuses*,

1. *Mémoires* de *Madame Roland*, Paris, Mercure de France, « Le temps retrouvé », 1966, p. 261.
2. *Ibid.*, p. 285.
3. Manon Roland, « Discours de Besançon », *Une éducation bourgeoise au XVIIIe siècle*, Paris, UGE, « 10/18 », 1964, p. 178-179.

répond : « Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation[1]. » Inutile, par conséquent, de chercher le perfectionnement pour les filles, il faut tout reprendre à zéro. Laissons son analyse très stimulante de l'histoire inégale des sexes (« La première qui céda forgea les chaînes de tout son sexe ») et notons cette autre affirmation : « La lecture est réellement une seconde éducation qui supplée à l'insuffisance de la première[2]. » Car il faut produire entre les sexes « une langue commune ». Ainsi, les préoccupations des écrivains Destutt de Tracy et Stendhal sont clairement une reprise de ce qui fut pensé à l'aube de la Révolution. Il faut « former la raison », dit Destutt de Tracy. Les Lumières, l'esprit, s'accordent avec la nécessaire liberté ; plus exactement, la liberté des femmes se fonde sur leur capacité à penser.

Pauline

Pendant le premier quart du XIXe siècle, Stendhal écrivit à sa sœur pour l'encourager, plus encore, l'exhorter, à devenir ce qu'il souhaitait, une femme d'esprit et de cœur. Laisser « l'ouvrage insipide », cesser « de coudre et de broder » pour commencer. « Tout bonheur nous est procuré par la vérité », lui écrit-il en 1804. En effet, le lien est fréquent sous sa plume entre bonheur et vérité, entre la nécessité d'être passionné, la sensibilité évidente, et « une *tête* pleine de *vérités*[3] ». « Point de bonheur sans connaissance de la vérité », et « le degré de bonheur se mesure sur le degré de force des passions ». Donc :

1. Choderlos de Laclos, *De l'éducation des femmes* [1783], Paris, Éditions des Équateurs, 2018, p. 31.
2. *Ibid.*, p. 107.
3. « Lettre à Pauline, 8 août 1804 », *op. cit.*, p. 119.

passion plus vérité égale bonheur. D'où la conséquence suivante : « notre bonheur dépend presque entièrement de nous[1] » ; « le bonheur vient de nous-mêmes[2] ». Avec l'injonction : « Ne te livre pas à la paresse, grand écueil des femmes, faisant leur malheur[3]. » Ainsi il faut lire et écrire, laisser de côté les ouvrages de dames, et extraire des lectures les « idées ». Toujours ce mot important, le mot « idée » (l'heure est à la philosophie des Idéologues), qui se conjugue sans doute avec le mot « vérité ». Mais sans oublier la limite : le mari doit ignorer la « terrible vérité[4] », celle de l'esprit de sa femme, supérieur au sien (« elle se coupe les jambes à elle-même si elle se laisse voir étudiant[5] »)… Se cacher, cacher sa supériorité, ce conseil de Stendhal, souvent répété, s'applique encore dans les temps, les siècles qui suivent.

Cela ne l'empêche pas, lui Stendhal, de saluer les écrits de Germaine de Staël sans trop se soucier qu'elle soit une femme (tant pis s'il y a « enflure » chez cette écrivaine, « personnage étonnant[6] »), ou de célébrer chez Manon Roland autre chose que son appétit de lecture et son choix d'un mari camarade. La place intellectuelle de celle-ci est plus qu'avérée, les historiens l'ont confirmé. Admettons du féminisme chez Stendhal, et continuons.

---

1. « Lettre à Pauline, 1er janvier 1805 », *op. cit.*, p. 171.
2. « Lettre à Pauline, 29 avril 1805 », *op. cit.*, p. 202.
3. « Lettre à Pauline, 23 octobre 1805 », *op. cit.*, p. 252.
4. « Lettre à Pauline, 19 janvier 1808 », *op. cit.*, p. 401.
5. « Lettre à Pauline, 1er février 1811 », *op. cit.*, p. 514.
6. *Rome, Naples et Florence en 1817*, Paris, Delaunay, 1817, p. 335.

Démocratie ?

Destutt de Tracy souhaitait les femmes comme d'« aimables compagnes et des amies tendres », c'est donc une évidence : bonheur et vraie vertu « croissent toujours avec l'égalité et la liberté[1] ».

Les formules abondent chez tous pour dire le compagnonnage, l'association, la réciprocité entre les sexes. En 1806, Senancour choisit plutôt le mot « équité » pour soutenir la liberté égale en amour. Pas de morale en surplomb, et là aussi une évidence : « Si vous éteignez l'appétit des sens, vous éteindrez les désirs du cœur[2]. » Stendhal souligne plutôt comment l'égalité est inutile pour le commerce des semblables. En effet, c'est la similitude des sexes qui apparaît, avant même toute égalité, comme suffisamment subversive. « Le bonheur de deux individus arrive à être confondu » (p. 150), écrit-il, quand Destutt voyait plutôt un bonheur à partir de deux bonheurs distincts. Or la similitude, ou ressemblance, flirte inévitablement avec l'égalité, et ce n'est pas sans risque. Oui, il faut commencer par la même éducation, mais jusqu'au point où peut se poser la question de la rivalité. De la compagne à la rivale : ce mouvement doit s'éviter. Il faut maintenir un ordre social et sexuel, nous l'avons déjà constaté. Seul Fourier souhaite que l'égalité aille jusqu'à une possible rivalité (« rivaliser l'homme », apprécions le verbe transitif) et cela ne lui fait pas peur. De toute façon, l'affirmation de la similitude des deux sexes contient une sorte de provocation que ni

1. Destutt de Tracy, *De l'Amour*, *op. cit.*, p. 64.
2. Étienne Pivert de Senancour, *De l'Amour, considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'union des sexes*, Paris, Cérioux/Arthus Bertrand, 1806, p. 18.

la réciprocité ni l'équité n'anticipent puisque ces deux termes sont là pour contenir l'égalité à venir. Ainsi, se reconnaître semblables est une prise de risque politique.

Mais le réel souci est ailleurs : la tentative d'égalité pourrait produire de l'indifférence des sexes ; entendons indifférence comme confusion. Il faut refuser « l'indifférence » des sexes, ce trop d'identité que pourrait suggérer, et même provoquer, l'ère démocratique. Alors Senancour précise : les individus sont *surtout* semblables et les sexes sont *surtout* différents ; d'où la recherche de la « concordance des contraires[1] » dans une « dépendance mutuelle[2] ». L'équité respecte la complémentarité et, par conséquent, la hiérarchie. Tous les auteurs cités disent de même, avec plus ou moins de délicatesse, mais seul Senancour s'interroge sur les conséquences : « Demander en faveur des femmes une entière égalité, ce serait leur nuire. En vain on tenterait de les mettre en possession de droits qu'elles n'ont pas. On se découragerait, et on sentirait moins combien sont sacrés leurs droits au bonheur[3]. » Pas d'égalité des droits, tout en respectant l'égalité de jugement, la conviction est commune à l'époque. Ce qui l'est moins est la peur de Senancour que l'égalité efface les différences entre sexes. Lieu commun peut-être, mais sérieux enjeu en amour : « L'égalité convient à peine entre deux personnes du même sexe : l'égalité parfaite serait le dernier effet d'une vieille, ou d'une mâle amitié. […] Mais il ne faut pas oublier que l'union est ordinairement une sorte de conciliation

1. *Ibid.*, p. 13.
2. Étienne Pivert de Senancour, *De l'Amour, selon les lois premières, et selon les convenances des sociétés modernes*, Paris, 1834, Abel Ledoux, t. I, p. 23.
3. Étienne Pivert de Senancour, *De l'Amour, selon les lois primordiales, et selon les convenances des sociétés modernes*, Paris, Vieilh de Boisjoslin, 1829, p. 452.

des différences, et qu'entre une femme et un homme, rien ne serait moins désirable que de s'asservir à une fraternité contraire aux lois essentielles du rapprochement des sexes[1]. » Il faut apprécier les adjectifs « entière », « parfaite » qui vont avec l'égalité, qui dénotent la rigueur d'un raisonnement et nous conduisent à la vraie question : la crainte du remplacement de l'amour par l'amitié[2], voire l'amitié virile, ou fraternité. Destutt de Tracy quant à lui n'a pas peur de discuter de l'amitié pour dire l'amour, contrairement à Senancour qui y voit la disparition des « rapports contraires », et des rapports sexuels probablement : il faut de l'altérité, et non de la ressemblance, entre sexes, sinon « cela changerait nos arts comme nos mœurs, et amènerait, avec d'autres règles de goût, d'autres principes de civilisation[3] », fait-il écrire dans *Isabelle*.

Confusion

Si je me suis arrêtée à Senancour, c'est parce qu'en étant le plus expressif dans sa critique de l'égalité, le plus radical, il m'a semblé, dans *Muse de la raison*[4], le meilleur anticipateur d'un monde à venir : il a peur que la démocratie entraîne une confusion des sexes, donc une dissolution de la différence, du jeu des contraires, de

1. *Ibid*., p. 246.
2. *Cf.* Geneviève Fraisse, « L'amour, l'amitié à l'ère démocratique », in *Les Femmes et leur histoire*, [1992], Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2019, p. 241-258.
3. Étienne Pivert de Senancour, *Isabelle* [1833], Genève, Slatkine Reprints, 1980, p. 241.
4. Geneviève Fraisse, *Muse de la raison. Démocratie et exclusion des femmes en France* [1989], Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2017.

la contrariété ; et cette peur est aussi comme une intuition d'un futur où les catégories de sexes/genres s'estompent au profit d'une fluidité des identités. Cette dynamique m'apparaissait moins il y a trente ans qu'elle ne se manifeste aujourd'hui, où la critique de la binarité sexuelle permet une confusion qui redéfinira la confrontation avec l'altérité, avec ce Même et l'Autre qui a construit le XXe siècle. Que devient l'Autre, en effet, quand les catégories se fragilisent ? Avoir peur de l'égalité, qui supprimerait la différence ou plutôt les différences, ou craindre l'indifférence où le soi et l'autre se cherchent ?

À l'évidence, Stendhal est moins inquiet que Senancour, et plus stratège. Moins inquiet parce qu'il pense que l'amour « redoublera de charmes et de transports » et parce que l'on ne peut pas « apprendre aux rossignols à ne pas chanter au printemps » (p. 276) si l'éducation est la même pour les deux sexes ; et stratège parce qu'il défend l'idée désormais familière d'une compagne intelligente : « Quel excellent conseiller un homme ne trouverait-il pas dans sa femme si elle savait penser ! » (p. 285). Car le rapprochement des esprits sert le but de tous : « entre gens qui vivent ensemble, le bonheur est contagieux » (p. 275). La contagion n'est pas confusion.

Alors oui, l'éducation doit être la même, jusqu'à l'apprentissage du latin (Laclos pensait de même) ; le latin est un marqueur de savoir et il le sera encore longtemps. Mais c'est de pensée plus que de savoir qu'il faut s'enquérir. Car il faut travailler (par les passions, l'activité de l'âme) pour atteindre le bonheur. Il le répète à Pauline, sans cesse.

Alors quel travail ? Le travail qui consiste à fabriquer des idées, on l'a souligné : « Il est donné à la machine humaine d'acquérir des idées » (p. 273), « ces idées-là que je demande aux livres » (p. 277). Stendhal ne rêve pas de femmes savantes (mieux vaut vivre avec une

servante qu'avec une femme savante (p. 269)), mais de femmes qui pensent. La lecture augmente l'esprit : « plus on a d'esprit, moins on a de passions incompatibles avec le bonheur des autres » (p. 280).

À nouveau, n'oublions pas les limites et les difficultés : ne pas montrer son savoir car ce serait un risque majeur pour une femme. Alors, tant pis : « D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur du public » (p. 284) ; Simone de Beauvoir reprendra Stendhal pour ajouter malicieusement que le génie est un processus, un « devenir[1] » : « et la condition féminine a rendu jusqu'à présent ce devenir impossible ». Avec un siècle et demi de distance, ils font la même constatation, celle des obstacles sociaux.

Là s'arrêtent les considérations sur le bonheur et ses conditions de réalisation. Le bonheur tourne le dos à la vanité sociale qui gangrène l'époque, le bonheur est un but qui nécessite un travail ; et il n'y aura pas de bonheur sans amour animé par le rapport entre les sexes. Mais l'amour n'est pas un travail, même s'il a nécessité du travail, Stendhal le répète à sa sœur. Oublions alors maintenant les conditions nécessaires à l'amour, celles de l'époque qui aime l'indépendance des êtres et pense à l'égalité des sexes : « La révolution commence seulement à entrer dans nos mœurs » (p. 420) ; et suivons alors Stendhal.

1. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* [1949], Paris, Gallimard, « Folio essais », 1986, t. I, p. 228.

« L'amour est la seule passion qui se paie d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même »

L'amour, détaché de toute finalité, est un processus psychique, mais aussi physiologique. Est-ce pour cela qu'il est parfois taxé de « maladie » ? Peut-être. Souvenons-nous de l'expression « maladie d'amour » (p. 433) avec sa précision temporelle conséquente : à quel point de son développement se trouve le malade ? Bien que ce soit « une maladie de l'âme » (et non du corps), on peut en établir la physiologie. Et pourquoi pas passer aux mathématiques. À l'inverse, et en même temps, l'amour est imagination et on comprend que la cristallisation est une production du sujet. On sépare et on mêle ainsi science et rêve, imagination et illusions, sublimation et rencontre unifiante. « Cristallisation », le mot est devenu iconique pour dire l'amour à la Stendhal ; et ce mot invoque alors la chimie, dont on découvre à cette époque la puissance transformatrice. Deux citations : « Rien n'est plus recueilli, plus mystérieux, plus éternellement un dans son objet, que la cristallisation de l'amour » (p. 143) ; « Le mot nouveau de *cristallisation*, proposé pour exprimer vivement cet ensemble de folies étranges que l'on se figure comme vraies et même comme indubitables à propos de la personne aimée » (p. 419). Stendhal assume d'écrire un « essai baroque » et j'imagine qu'il ne s'inquiète guère d'éventuels paradoxes en assemblant en un livre des réflexions éparses, parfois déconcertantes. De fait, on lit sa recherche scientifique comme du matérialisme, et sa volonté d'imagination comme de l'idéalisme. Surtout, on remarque que tout dit le mélange plutôt que le rapport d'altérité dans la définition de l'amour, et

pas seulement pour produire la confusion des bonheurs. Car il s'agit d'une œuvre de « sublimation ». « Je viens de relire cent pages de cet essai ; j'ai donné une idée bien pauvre du véritable amour, de l'amour qui occupe toute l'âme, la remplit d'images tantôt les plus heureuses, tantôt désespérantes, mais toujours sublimes, et la rend complètement insensible à tout le reste de ce qui existe » (p. 132). Est-ce pour cela que Stendhal voyait en Fourier un « rêveur sublime » ? La sublimation se satisfait-elle de l'image, des images ? Comme dépassement de soi, la sublimation nous entraîne plus loin ; et Stendhal ne nous dit pas comment.

Mais pourquoi chercher à introduire la science dans le rêve ? C'est le plus difficile à comprendre, sauf à réaliser à nouveau que l'idée, l'idée comme telle, est le repère le plus sûr. Et pour saisir cette nécessité, il faut faire un détour, détour par celui qui parle, l'écrivain, l'homme seul, et libre. L'amour est écriture et c'est pourquoi peuvent s'y conjuguer la vérité et le bonheur. Dans une de ses préfaces, Stendhal ironise sur le fait que la maladie de l'âme se montre dans le roman plus sûrement que dans le traité philosophique, ce dernier étant peu lisible par « les personnages graves » (p. 413). Stendhal assume la contradiction : il faut avoir vu l'amour ; mais comment voir une passion ? se demande-t-il. Roland Barthes, quant à lui, sait bien qu'une « philosophie de l'amour » serait un monstre là où il ne faut attendre que son « *affirmation*[1] ». Cette affirmation, lorsqu'il écrit dans la décennie 1970, n'est soutenue par personne, elle est dans la « dérive de l'inactuel » ; et il en souffre. Mais « L'amour est déclaré », lit-on aujourd'hui sur nos murs parisiens. Affirmer et déclarer : n'est-ce pas le même

1. Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux* [1977], Paris, Seuil, « Points Essais », 2020, p. 7.

mouvement ? Notre siècle fait aujourd'hui écho à la riche époque de Stendhal et propose ainsi à Roland Barthes de s'éloigner de sa solitude. Aussi, dans un cas comme dans l'autre, l'amour est affirmation, autrement dit « vision », avant toute philosophie. Et ce que ces deux auteurs ont en commun, outre l'éventuelle question du rapport entre amour et philosophie, c'est leur choix de penser et d'écrire l'amour par fragments, dans le désordre des paragraphes et l'ignorance de la logique d'une démonstration ; offrant ainsi une lecture ouverte, un « voyage » (p. 408), dit Stendhal.

Alors répétons la citation :

« L'amour est la seule passion qui se paie d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même » (p. 376) : l'amour fabrique la monnaie d'échange, monnaie qu'il utilise pour le propre bénéfice de l'être passionné, et qui, parce que monnaie, est un lieu de l'échange entre les êtres. C'est le meilleur résumé de la pensée stendhalienne : on y entend, dans un seul mouvement, le rapport à soi et le rapport à l'autre.

Par la suite

Soudain, je prends conscience que je suis loin de l'histoire littéraire vue d'aujourd'hui. Ces textes sur l'amour des vingt premières années du XIXe siècle ont retenu mon attention ; or le romantisme n'est pas encore vraiment nommé, en France notamment, et ce temps indécis de l'après-Révolution et fin du bonapartisme intéresse peu les analystes et commentateurs du XXe siècle. C'est plutôt en Allemagne que se pense l'amour romantique. Étonnamment, Denis de Rougemont, dans sa grande fresque sur *L'Amour et l'Occident*, ne retient de Stendhal

que le « droit à la passion » et l'échec qui va avec, ou « fiasco du sublime[1] ». Aussi on surprendra Jules Michelet revendiquant l'écriture d'un « livre sérieux » sur l'amour qui serait un mélange de physiologie et de morale, deux composantes qui lui semblent nécessaires l'une à l'autre. Il y pense en 1836, 1844, puis le publie en 1858. Il fait comme si les livres du début du siècle, par trois fois intitulés *De l'Amour*, n'existaient pas ; ou plutôt il évoque seulement les « illustres utopistes » qui ont manqué, en la matière, d'« indépendance d'esprit ». Il est vrai que l'époque n'est plus la même. Et pourtant, Michelet pense, lui aussi, le lendemain d'un moment révolutionnaire, celui de 1848 : « En 1849, quand nos tragédies sociales venaient de briser les cœurs […] j'invoquai, au secours des lois, une rénovation des mœurs, l'épuration de l'amour et de la famille[2]. » Il faut faire face à « un profond besoin social ». Penser le lendemain d'un bouleversement politique avec le prisme de l'amour est vraiment stimulant, et l'histoire se répète. Si Michelet vient éclairer cette perspective de recomposition des liens, et l'éclairer dans le sens du rétablissement de ce qui a été abîmé, les écrivains du début du siècle livrent moins d'intentions « régénératrices », et peut-être plus de liberté avec l'Histoire. En effet, on peut lire diversement leur intérêt à définir l'amour.

Dans son *Dictionnaire philosophique*, à l'article « égalité », Voltaire écrit que « ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance ». Puis, la Révolution dira l'égalité avant tout. Cependant, la distinction entre inégalité et dépendance peut servir à lire les ouvrages postrévolutionnaires. En effet, il est clair que

1. Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident* [1939], Paris, Plon, 1956, p. 208.
2. Jules Michelet, *L'Amour*, Paris, Hachette, 1858, p. XXIV-XXV.

l'égalité clamée pendant la Révolution ne s'appliquera pas à tout le monde dans le futur. C'est ce que j'ai intitulé la « démocratie exclusive », celle qui dit l'égalité de toustes, mais toujours à géométrie variable. Dire l'égalité tout en la limitant. On a aboli puis restauré l'esclavage, on a autorisé puis interdit le divorce. En somme, on doute, au début du XIXe siècle, de l'égalité universelle. Le pire, disait Voltaire, c'est la dépendance. Les écrivains ici réunis seront bien d'accord car là est leur solution peut-être : lutter contre la dépendance tout en acceptant l'inégalité. On dira : à défaut d'égalité des sexes, rendons les femmes libres, compagnes d'esprit et d'amour. Proposons-leur l'indépendance dans les mœurs (mais évidemment pas dans la loi) ; avec l'idée qu'elles quittent la broderie et le ménage au profit des livres et de l'instruction. C'est une manière de construire et reconstruire avec enthousiasme le lien social et sexuel bousculé par le récent bouleversement politique. Ou, à l'inverse, ce peut être une recherche de sauvegarde, tout autant politique, où il est proposé aux femmes une indépendance d'esprit suffisante pour qu'elles acceptent de rester dans l'espace domestique, la maison, la famille, le couple… L'espace domestique ne doit pas être contaminé par l'égalité. Rousseau avait clairement théorisé la coupure entre privé et public dans la perspective du contrat social[1]. Construire et reconstruire du lien, sexuel et social, ou choisir le progrès démocratique tout en le limitant, cela ressemble à une alternative entre l'ancien et le nouveau.

Et si ce n'était pas une alternative ? Il s'agirait simplement de fabriquer du lien tout en se protégeant de la contamination démocratique. Laissons alors l'amour occuper cette place à la fois immense et réduite, immense

1. Geneviève Fraisse, *Les deux gouvernements : la famille et la Cité* [2000], Paris, Gallimard, « Folio essais », 2019.

parce qu'elle place haut la barre du bonheur, lié à l'amour dans ses diverses acceptions ; réduite parce qu'elle magnifie sans le dire la vie privée, c'est-à-dire la « sphère » privée pour les femmes.

On disait alors : « Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. » Or un contemporain, Pierre-Simon Ballanche, réfléchit à ces mœurs qui « sont restées dans la sphère des idées anciennes » face aux opinions qui « prennent leur source dans les idées nouvelles ». Certes, les femmes s'occupent des mœurs plus que des opinions, mais il se pourrait bien que, sous une « impulsion progressive », elles s'emparent elles aussi de ces « progrès de l'opinion[1] » qui résultent de l'histoire récente ; en un mot qu'elles aient des opinions par-delà les mœurs dont elles sont les gardiennes. Car les progrès historiques affrontent les forces des mœurs, désormais pénétrées par les Lumières. Ballanche voit la suite de l'histoire et l'histoire ménage déjà des surprises en laissant les opinions se développer. En effet, il se pourrait que la production des idées souhaitée par Stendhal conduise aussi inexorablement à la fabrication des opinions chez les femmes. Rappelons le texte de Fanny Raoul, *Opinion d'une femme sur les femmes*, paru en 1801[2], qui dit si bien comment s'approprier la capacité de l'opinion individuelle induit logiquement son expression dans l'espace public. L'émancipation trouve ainsi son chemin ; et les libres opinions bouleversent les mœurs classiques. Rappelons aussi la saint-simonienne Claire Démar qui, en 1833, dans

1. Pierre-Simon Ballanche, toutes les citations sont extraites du chap. 5 « Des mœurs et des opinions » *in Essai sur les institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*, Paris, Didot, 1818, p. 121 et p. 150-151.

2. Fanny Raoul, *Opinion d'une femme sur les femmes* [1801], Paris, Le Passager clandestin, 2011.

Ma loi d'avenir pense ensemble l'esprit et la matière : « Les temps sont venus où la *chair* doit être *réhabilitée*, où la *matière* sera l'*égale*, non l'*esclave* de l'*esprit*[1]. » Ces deux textes encadrent le moment, masculin, de la pensée des temps nouveaux.

Reste à faire un peu de dialectique. Si je résume le débat consacré à l'amour au début du XIXe siècle, débat dont Stendhal offre une synthèse volontairement désordonnée, on y trouve de la liberté, un peu d'égalité, de la lecture et de la culture de l'esprit. Oublions un instant l'intérêt du penseur qui veut augmenter les idées pour rendre le bonheur possible et voyons ce que l'amour à l'ère démocratique peut offrir. Peut-être une perspective d'émancipation ? Malgré lui ? N'est-ce pas là la clé, magnifique, d'un essai fait de morceaux d'écriture ?

Avec tous les risques aperçus et assumés : une similitude des sexes qui permettrait l'indifférence des identités, un savoir sans limites qui induirait de la « saine » rivalité entre femmes et hommes ; bref tout ce qui, deux siècles plus tard, ne peut être négligé. De la dialectique, comme un travail du négatif… qui provoquerait cette égalité « parfaite », qui fait si peur.

Geneviève FRAISSE

1. Claire Démar, *Textes sur l'affranchissement des femmes (1832-1833)*, Paris, Payot, 1976, p. 74.

De l'Amour

« That you should be made a fool of by a young woman, why, it is many and honest man's case. »*

The Pirate, t. III, p. 77.

---

* Il s'agit d'une phrase extraite de Walter Scott, *Le Pirate* (1821). La voici traduite dans la première édition française en 1822 : « Qu'une jeune fille vous ait fait tourner la tête, c'est le cas de plus d'un homme d'honneur. »

Toutes les notes avec astérisque sont de l'éditeur. Il s'agit, pour l'essentiel, de traduction d'exergues ou de formules citées directement en anglais, italien et latin par Stendhal dans le corps principal du propos, à l'exclusion des Fragments et de l'Appendix. Aussi, nous avons fait le choix de ne pas traduire les citations en langues étrangères faites dans les notes de l'auteur lui-même, afin de garder un peu du jeu de cache-cache que Stendhal organise avec le lecteur à travers différentes identités et fabulations qui participent de la dimension romanesque du texte. Cela peut correspondre également à sa volonté de s'adresser aux *happy few*.

Préface

C'est en vain qu'un auteur sollicite l'indulgence du public, le fait de la publication est là pour démentir cette modestie prétendue. Il a meilleure grâce de s'en remettre à la justice, à la patience et à l'impartialité de ses lecteurs. Mais c'est surtout à cette dernière disposition que l'auteur du présent ouvrage en appelle. Ayant souvent ouï parler en France, d'écrits, d'opinions, de sentiments *vraiment français*, il a raison de craindre que présentant les faits vraiment comme ils sont, et ne montrant d'estime que pour les sentiments et les opinions *vrais partout*, il n'ait armé contre lui cette passion exclusive que nous voyons ériger en vertu depuis quelque temps, quoique son caractère soit fort équivoque. En effet, que deviendraient l'histoire, la morale, la science même, et les lettres, s'il les fallait vraiment allemandes, vraiment russes ou italiennes, vraiment espagnoles ou anglaises aussitôt qu'on aurait franchi le Rhin, les montagnes ou la Manche ? Que penser de cette justice et de cette vérité géographique ? Lorsque nous voyons des expressions telles que celle de *dévouement vraiment espagnol*, *vertus vraiment anglaises* employées sérieusement dans les discours des patriotes étrangers, il serait bien temps de se défier du sentiment qui en dicte autre part de toutes semblables. À Constantinople et chez tous les peuples barbares, cette partialité aveugle et exclusive pour son

pays est une fureur qui veut du sang ; chez les peuples lettrés, c'est une vanité souffrante, malheureuse, inquiète, aux abois dès qu'on la blesse le moins du monde.

Extrait de la préface du *Voyage en Suisse*,
de M. Simond, p. 7 et 8.

Livre premier

Chapitre 1

De l'Amour

Je cherche à me rendre compte de cette passion dont tous les développements sincères ont un caractère de beauté.

Il y a quatre amours différents :

1. L'amour-passion, celui de la Religieuse portugaise, celui d'Héloïse pour Abélard, celui du capitaine de Vésel, du gendarme de Cento.

2. L'amour-goût, celui qui régnait à Paris vers 1760, et que l'on trouve dans les mémoires et romans de cette époque, dans Crébillon, Lauzun, Duclos, Marmontel, Chamfort, Mme d'Épinay, etc., etc.

C'est un tableau où, jusqu'aux ombres, tout doit être couleur de rose, où il ne doit entrer rien de désagréable sous aucun prétexte, et sous peine de manquer d'usage, de bon ton, de délicatesse, etc. Un homme bien né sait d'avance tous les procédés qu'il doit avoir et rencontrer dans les diverses phases de cet amour ; rien n'y étant passion et imprévu, il a souvent plus de délicatesse que l'amour véritable, car il a toujours beaucoup d'esprit ; c'est une froide et jolie miniature comparée à un tableau des Carrache ; et tandis que l'amour-passion nous emporte au travers de tous nos intérêts, l'amour-goût sait toujours s'y conformer. Il est vrai que si l'on ôte la vanité à ce pauvre amour, il en reste bien peu de chose ; une fois

privé de vanité, c'est un convalescent affaibli qui peut à peine se traîner.

3. L'amour physique.

À la chasse, trouver une belle et fraîche paysanne qui fuit dans le bois. Tout le monde connaît l'amour fondé sur ce genre de plaisirs ; quelque sec et malheureux que soit le caractère, on commence par là à seize ans.

4. L'amour de vanité.

L'immense majorité des hommes, surtout en France, désire et a une femme à la mode, comme on a un joli cheval, comme chose nécessaire au luxe d'un jeune homme. La vanité plus ou moins flattée, plus ou moins piquée, fait naître des transports. Quelquefois il y a l'amour physique, et encore pas toujours ; souvent il n'y a pas même le plaisir physique. Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois, disait la duchesse de Chaulnes ; et les habitués de la cour de cet homme juste, le roi Louis de Hollande, se rappellent encore avec gaieté une jolie femme de La Haye, qui ne pouvait se résoudre à ne pas trouver charmant un homme qui était duc ou prince. Mais, fidèle au principe monarchique, dès qu'un prince arrivait à la cour, on renvoyait le duc : elle était comme la décoration du corps diplomatique.

Le cas le plus heureux de cette plate relation est celui où le plaisir physique est augmenté par l'habitude. Les souvenirs la font alors ressembler un peu à l'amour ; il y a la pique d'amour-propre et la tristesse quand on est quitté ; et les idées de roman vous prenant à la gorge, on croit être amoureux et mélancolique, car la vanité aspire à se croire une grande passion. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à quelque genre d'amour que l'on doive les plaisirs, dès qu'il y a exaltation de l'âme, ils sont vifs et leur souvenir entraînant ; et dans cette passion, au contraire de la plupart des autres, le souvenir de ce que l'on a

perdu paraît toujours au-dessus de ce qu'on peut attendre de l'avenir.

Quelquefois, dans l'amour de vanité, l'habitude ou le désespoir de trouver mieux produit une espèce d'amitié la moins aimable de toutes les espèces ; elle se vante de sa *sûreté*, etc.[1].

Le plaisir physique étant dans la nature, est connu de tout le monde, mais n'a qu'un rang subordonné aux yeux des âmes tendres et passionnées. Ainsi, si elles ont des ridicules dans le salon, si souvent les gens du monde, par leurs intrigues, les rendent malheureuses, en revanche elles connaissent des plaisirs à jamais inaccessibles aux cœurs qui ne palpitent que pour la vanité ou pour l'argent.

Quelques femmes vertueuses et tendres n'ont presque pas d'idée des plaisirs physiques ; elles s'y sont rarement exposées, si l'on peut parler ainsi, et même alors les transports de l'amour-passion ont presque fait oublier les plaisirs du corps.

Il est des hommes victimes et instruments d'un orgueil infernal, d'un orgueil à l'Alfieri. Ces gens, qui peut-être sont cruels, parce que, comme Néron, ils tremblent toujours, jugeant tous les hommes d'après leur propre cœur ; ces gens, dis-je, ne peuvent atteindre au plaisir physique qu'autant qu'il est accompagné de la plus grande jouissance d'orgueil possible, c'est-à-dire, qu'autant qu'ils exercent des cruautés sur la compagne de leurs plaisirs. De là les horreurs de *Justine*. Ces hommes ne trouvent pas à moins le sentiment de la sûreté.

Au reste, au lieu de distinguer quatre amours différents, on peut fort bien admettre huit ou dix nuances. Il y a peut-être autant de façons de sentir parmi les hommes

---

1. Dialogue connu de Pont-de-Veyle avec Mme du Deffand, au coin du feu.

(Précision : les appels de note en chiffre sont de Stendhal.)

que de façons de voir, mais ces différences dans la nomenclature ne changent rien aux raisonnements qui suivent. Tous les amours qu'on peut voir ici-bas naissent, vivent et meurent, ou s'élèvent à l'immortalité, suivant les mêmes lois[1].

---

1. Ce livre est traduit librement d'un manuscrit italien de M. Lisio Visconti*, jeune homme de la plus haute distinction, qui vient de mourir à Volterra, sa patrie. Le jour de sa mort imprévue, il permit au traducteur de publier son essai sur l'Amour, s'il trouvait moyen de le réduire à une forme honnête.

Castelfiorentino, 10 juin 1819.

* Il s'agit d'un pseudonyme imaginé par Stendhal. Il invente ou usurpe aussi d'autres identités dans la suite de son ouvrage : Bothmer, Delfante, Salviati.

Chapitre 2

De la naissance de l'amour

Voici ce qui se passe dans l'âme.

1. L'admiration.

2. On se dit : Quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir, etc. !

3. L'espérance.

On étudie les perfections ; c'est à ce moment qu'une femme devrait se rendre, pour le plus grand plaisir physique possible. Même chez les femmes les plus réservées, les yeux rougissent au moment de l'espérance ; la passion est si forte, le plaisir si vif qu'il se trahit par des signes frappants.

4. L'amour est né.

Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime.

5. La première cristallisation commence.

On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr ; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez :

Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'orangers à Gênes, sur le bord de la mer, durant les jours brûlants de l'été ; quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle !

Un de vos amis se casse le bras à la chasse ; quelle douceur de recevoir les soins d'une femme qu'on aime ! Être toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur ; et vous partez du bras cassé de votre ami, pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

Ce phénomène, que je me permets d'appeler la *cristallisation*, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé, et de l'idée elle est à moi. Le sauvage n'a pas le temps d'aller au-delà du premier pas. Il a du plaisir, mais l'activité de son cerveau est employée à suivre le daim qui fuit dans la forêt, et avec la chair duquel il doit réparer ses forces au plus vite, sous peine de tomber sous la hache de son ennemi.

À l'autre extrémité de la civilisation, je ne doute pas qu'une femme tendre n'arrive à ce point, de ne trouver